

Les pharisiens ressassent leur agacement contre Jésus et leur mépris contre ceux qu'ils appellent « les pécheurs ». Le salut annoncé, la joie qui naît, ne leur plaît pas. Alors Jésus raconte trois paraboles pour répondre à ceux qui l'accusent de faire bon accueil aux pécheurs. Elles mettent en scène : un berger assez riche puisqu'il a cent brebis, une femme pour qui une pièce d'argent a beaucoup de valeur et un père que ses deux fils connaissent si mal. Et comme toujours, les paraboles de Jésus retournent la situation et éclairent d'une lumière nouvelle notre relation avec Dieu.

Parfois, ceux qui se croient les plus proches de Dieu sont en fait les plus éloignés et ceux que l'on pense pas en règle ont une place dans la maison du Père. Ce que Jésus veut faire comprendre aux pharisiens, c'est que la joie de Dieu est de voir revenir le pécheur qu'il aime et que la joie de l'homme devrait être au diapason de la miséricorde de Dieu. Le pardon est une caractéristique du Dieu révélé dans la Bible.

Dans la conclusion des trois paraboles, un mot revient : « la joie ! » Très présent dans les deux premières, elle n'apparaît qu'en finale dans la troisième, comme un commandement ! « *Il fallait se réjouir !* » dit le père à l'aîné. Oui, il y a de la joie à retrouver ce qui était perdu !

Ces paraboles nous invitent donc à la joie des retrouvailles ! Elles s'adressent aux scribes et aux pharisiens mais aussi à nous, lorsque nous râtons, lorsque nous ne savons pas nous réjouir de la réussite de l'autre. J'imagine que cela vous arrive ? Dieu n'aime pas les rabat joie !

La parabole de « l'enfant prodigue » est un bourgeon d'espérance : Dieu restera notre Père, quoi que nous fassions. Le cœur de Dieu est assez large pour nous accueillir avec nos échecs, quelque soit nos limites, tout n'est pas perdu. Le plus jeune ne voulait plus être fils, il est parti au loin. Tombé dans le malheur, il aurait bien voulu redevenir fils, mais il en avait perdu toute dignité. Il rentre en lui-même et retourne vers son père et accueille son amour comme un don. L'aîné est resté près du père, toujours en règle, mais cette proximité l'a éloigné de son frère. Il croyait avoir la dignité de fils, mais il refuse d'entrer dans la maison paternelle parce que son frère y était. Il réclame l'amour du père comme un dû. Peut-on être fils sans être frère ?

Un cœur divisé par la comparaison, la convoitise nous empêche d'accéder à cette joie du père ! Posons-nous la question : *qu'est-ce qui vient en nous étouffer la joie, le plaisir de la rencontre, de l'écoute ? Quelle est ma relation à Dieu ?* Nous pouvons nous écarter de Dieu en croyant être tout proche, et paradoxalement s'en rapprocher en s'en sentant éloigné, perdu, égaré.

C'est de notre propre cœur que vient notre refus d'aimer, de pardonner ou d'être pardonné et l'antidote de ce refus, s'appelle la joie. Seule la joie efface nos logiques marchandes, pour accueillir la joie plus profonde de Dieu. **Seule une vraie jovialité nous fait passer de la vie comme un dû, à la vie comme don.**

Terminons en jouant avec les mots ; lorsqu'on est sans cesse dans le **dû** comme le fils aîné, on se découvre soi-même **per-du**. Au contraire, lorsqu'on est prêt à accueillir le **don** comme le cadet, on découvre le **par-don**. Puisse une telle joie nous accompagner au quotidien, tout au long de cette année.